

Réimplanter l'agriculture dans la ville



Professeur à Gembloux Agro-Bio Tech, Université de Liège, **Haïssam Jijakli** est un spécialiste de l'agriculture urbaine qui enregistre une progression notable ces dernières années dans nombre de pays industrialisés. Il aborde avec nous un phénomène qui dépasse de loin le simple effet de mode et qui permet de répondre à une demande locale par une production locale.



Haïssam Jijakli,
professeur à Gembloux
Agro-Bio Tech, ULg

L'agriculture urbaine, qu'est-ce que c'est ?

Haïssam Jijakli : « La définition reconnue est le fait de cultiver des plantes et d'élever des animaux en milieu urbain et périurbain mais aussi de les transformer et de les distribuer dans ce même milieu urbain et périurbain. Il s'agit d'exploiter les ressources de la ville en produisant des denrées à haute valeur ajoutée. On ne va évidemment pas cultiver du blé. En ce qui concerne les produits, ce sont des légumes et des fruits, et pour les animaux, c'est du petit bétail (volaille, lapins, poissons, etc.). L'objectif étant de tirer parti de la proximité du consommateur en offrant des produits ultra frais. On peut également songer à produire des plantes à valeur médicinale. »

L'agriculture urbaine, n'est pas neuve...

H.J. : « Dès l'apparition de l'agriculture, il y a 10.000 ans, les villages et ensuite les villes se sont développés là où les terres étaient fertiles. Au fil de l'histoire, ces villes ont grandi avec du bâti et des champs imbriqués. C'est à la révolution industrielle que l'agriculture a quitté nos villes. Avec toutefois, par après, deux pics qu'il faut noter dans la production agricole en ville : d'une part, à la fin du 19^e siècle où dans les cités ouvrières et les corons, un petit lopin de terre était accordé aux classes populaires ; d'autre part, au 20^e siècle, lors des deux Guerres mondiales. A part ces deux périodes, l'agriculture urbaine n'a cessé de diminuer dans nos pays industrialisés. Par contre, dans les pays en voie de développement, l'agriculture urbaine n'a jamais cessé d'exister et est aujourd'hui plus que jamais présente. »

L'agriculture urbaine n'a cessé de diminuer, dites-vous. N'est-elle pourtant pas en train d'effectuer son grand retour ?

H.J. : « En effet, depuis une vingtaine d'années, à cause notamment des diverses crises alimentaires que nous avons traversées, on observe un engouement pour une production locale et plus saine. Dans un climat de malbouffe, les gens veulent se réapproprier leur alimentation et disposer de produits plus sains et plus goûteux, voire quand c'est possible produire eux-mêmes. Maintenant, il ne faut pas non plus exagérer le phénomène qui est encore limité à une partie de la population. De plus, cela ne concerne que les pays développés. »

Il faut également des surfaces disponibles, nos villes le permettent-elles ?

H.J. : « Cela dépend. Chaque ville a sa spécificité. Ainsi, selon Bruxelles Environnement-IBGE, Bruxelles dispose de 590 ha de toitures plates contre, par exemple, seulement 80 ha pour Paris intra-muros. A New York, sur 15.000 ha, environ 1.200 sont exploitables. Le développement de l'agriculture est déjà une réalité. Si on regarde une ville comme Singapour, on constate qu'aujourd'hui elle consacre 6 % de son territoire à la production agricole. Ce qui lui permet de subvenir à 25 % de ses besoins en fruits et légumes et 100 % en volaille et œufs. Or, c'est la troisième ville la plus densément peuplée au monde. »

Quelles sont les formes que peut prendre l'agriculture urbaine ?

H.J. : « Cela peut aller de la plus basique comme la culture en pleine terre avec des potagers si le terrain permet à la plus complexe avec l'hydroponie ou l'aquaponie. Tout dépend de la spécificité de tel ou tel quartier. Il est important de souligner que la terre joue un rôle de support et que les éléments nutritifs peuvent être apportés par l'eau. L'hydroponie permet ainsi de monter des structures légères sur les toits. L'aquaponie, sur laquelle nous travaillons ici au laboratoire de Phytopathologie intégrée et urbaine, est également très intéressante car elle fonctionne en circuit fermé : les déjections des poissons sont dégradées par des bactéries qui les transforment en éléments assimilables par les plantes. Celles-ci s'en nourrissent et purifient l'eau qui retourne vers les poissons. Ce système est particulièrement bien adapté pour les villes. »

L'agriculture urbaine dépasse la simple fonction économique ?

H.J. : « Elle remplit plusieurs fonctions. Economique, bien sûr, en ce qui concerne la production proprement dite mais également en termes de valorisation d'un bâtiment. Un immeuble de bureaux sur le toit duquel on produit des fruits et des légumes que l'on peut consommer dans le restaurant de l'entreprise se différencie sur le marché et va attirer des locataires. L'agriculture urbaine permet également à des personnes moins qualifiées de trouver un travail en ville. Elle a aussi une fonction sociale, en créant des jardins communautaires et en (re)créant du lien social. Pédagogique, en organisant des visites pour les écoles et le public. Ecologique, évidemment, en diminuant les coûts du transport, en favorisant l'absorption de CO₂ (de l'ordre de 10 kg de CO₂ au m² par an – ce qui équivaut à la production annuelle d'une petite voiture), en récupérant les eaux de pluie, en purifiant l'air, etc. Esthétique, tant pour de nouvelles constructions que pour des rénovations. C'est un défi pour les architectes. »



L'agriculture urbaine se développe

Dans les villes, notamment sur les toits des immeubles, ce sont des légumes et des fruits qui sont essentiellement produits.



La chaîne
américaine
Whole Food
Markets
privilegie
la production
locale.

« Singapour
consacre 6 %
de son territoire
à la production
agricole.
Elle subvient
ainsi à 25 %
de ses besoins
en fruits
et légumes
et 100 % en